

Le 17 septembre 1757 – Le gouverneur Magon au ministre

Un document des Archives Nationales. A.N. Col E 296, dossier Magon de La Villebague, René. Vues 67-78.

Transcription d'un extrait de cette lettre concernant : les récoltes, les sauterelles, blés trop tardifs, pertes dues à la petite vérole, difficultés pour établir des prairies de qualité : esquine, fataque, chiendent. Mérite d'Aublet. Bon ordre à l'hôpital.

Lettre de M. Magon à M. le Contrôleur général.

A l'Isle de France le 17 septembre 1757

Monseigneur,

[...]

Les récoltes ne seront pas cette année, aussi heureuses qu'elles auraient pu l'être. Le soin que chacun a pris de travailler à la destruction des sauterelles, a empêché de planter les mahis dans la saison ordinaire ; ils ont cependant rendu autant qu'on pouvait le désirer, mais on n'a pu les recueillir que tard ; la semaille des blés a par conséquent été reculée au-delà du temps favorable pour les mettre en terre ; quelques-uns se sont trouvés hors d'état d'ensemencer, et presque tous les autres n'ont semé qu'une partie de ce qu'ils semaient annuellement ; de sorte que cette récolte se réduira à peu de chose. [...]

Je prends pour le compte de la Compagnie tout le produit des récoltes de l'habitant ; c'est le seul débouché qu'il puisse avoir de ses grains sur le prix desquels il est désormais assuré de n'éprouver aucune variation, qu'il n'en soit prévenu un an à l'avance. Bien des années s'écouleront encore avant que l'abondance excède la consommation, avant même qu'elle l'égale. Il faut pour cela que la colonie revienne non seulement au même point où elle était avant les pertes que la petite vérole lui a fait essuyer l'année dernière, mais encore qu'elle acquière un degré de force bien supérieur en habitants et en noirs, et ce ne peut être que l'ouvrage du temps. Les circonstances présentes ne sont pas favorables à ce projet d'accroissement : la paix seule peut en faciliter l'exécution.

Le Sr Aublet qui veille avec un soin particulier sur la partie des troupeaux, envoie chaque année à la Compagnie les états d'augmentation. Elle recevra par ce vaisseau un dénombrement général qui lui en marquera les progrès tant par la multiplication, que par les acquisitions que j'ai faites depuis mon arrivée en cette île. Elle y verra aussi la distribution des souches données à plusieurs habitants avec lesquels elle est entrée en société aux conditions portées dans mon journal à l'article du 20 février 1756.

Je n'ai encore pu appliquer à l'établissement des savanes que j'ai projeté, le nombre de noirs qui y serait nécessaire, parce que les travaux dont on a toujours été surchargé ne l'ont pas permis. Le peu de monde qui y est journellement employé, n'est pas à beaucoup près en proportion de l'étendue de l'entreprise et de ses difficultés. S'il ne s'agissait que d'ensemencer, ou de planter les terrains qu'on veut consacrer en pâturage, l'opération serait prompte ; mais il faut commencer par y détruire cette terrible herbe connue sous le nom d'esquine, dont j'ai parlé dans mon journal à l'article des 18 et 19 mars 1756, et qui infecte une partie de l'île jusqu'au sommet des montagnes. Le sol y est trop aride et trop pierreux pour que le chiendent y prospérât. Le fataque¹ dont nous avons tiré de la graine et des plants de Bourbon, est une des meilleures herbes à substituer à cette esquine, il croît dans les endroits secs comme dans les endroits humides ; il se fauche tous les ans et reproduit un regain qui dans des lieux frais, ou susceptible d'être arrosés, donnerait une seconde coupe dans la même année. Il serait à souhaiter qu'on fut en état de remplacer par ce pâturage celui qui jusqu'à présent a été si funeste par

¹ on trouve *fataque* ou *fatak*.

les incendies qu'il occasionne. J'ai fait mes efforts dans les premiers temps de mon arrivée pour empêcher cet embrasement annuel ; mais toutes les précautions que j'ai pu prendre, tous les détachements de soldats et de pions que j'ai mis journallement en compagnie pour tâcher d'en préserver l'île, n'ont fait que le retarder. Ce n'est qu'avec un monde considérable qu'on peut parvenir à la destruction totale de cette mauvaise herbe, et je ne crains pas de trop avancer, en disant que c'est un ouvrage de trois ans pour cinq cents noirs qui n'en soient jamais distraits, parce qu'il faut pouvoir embrasser tout d'un coup une grande étendue de terrain, arracher, dessoucher et nettoyer avant que les grains aient eu le temps de mûrir et de se répandre, profiter de tous les jours de pluie et de tous les instants pour presser la plantation d'un nouveau pâturage, revenir plusieurs fois dans les mêmes terrains pour n'y souffrir et n'y laisser croître aucun pied de l'ancien, suivre enfin sans interruption cette grande entreprise jusqu'à son entière perfection. Ce travail est bien intéressant, je le regarde comme indispensable, mais il est immense, et j'en juge par la lenteur des progrès que nous faisons dans l'anse Courtois où une escouade de négresses est occupée à détruire un canton d'esquive, et à y substituer d'autres espèces d'herbe, placées suivant la nature et l'exposition du sol, telles que fataque, chiendent de Provence, petit chiendent, et pistache, plante rampante qui est la même que celle qui croit à l'Amérique, et qui nous donne un excellent fourrage. Je dois cependant au Sr Aublet la justice de dire qu'il s'y livre avec autant d'ardeur que d'intelligence. Il envoie à la Compagnie un état de ses travaux de divers genres et du nombre de noirs consacrés aux objets qui l'occupent. Je lui ai fait bâtir dans le port du N.O. une maison dans laquelle il aura un logement, un magasin et un laboratoire assez spacieux pour la composition de ses drogues et pour ses distillations. Moyennant cela, rien ne lui manquera désormais pour remplir avec commodité la partie principale de sa mission.

La plupart des habitants n'ont pas besoin, Monseigneur, d'être excités à l'éducation des troupeaux et à l'établissement des savanes nécessaires à leur prospérité : ils sentent toute l'importance de l'un et de l'autre objet ; mais presque tous ont trop perdu d'esclaves l'année dernière pour en pouvoir sacrifier un seul à des travaux dont le fruit est éloigné ; ils peuvent à peine suffire à ceux qu'exige la culture de leurs terres. Le produit actuel de leurs récoltes et l'état dans lequel sont restées plusieurs habitations depuis le fléau de la petite vérole, ne laissent que trop apercevoir le dommage qu'ils ont souffert. [...]

L'administration de l'hôpital est aussi exacte qu'elle puisse l'être ; l'ordre y règne sur toutes les parties : les consommations y sont bien réglées ; les vivres et les rafraîchissements qui y entrent pour les malades, sont fidèlement employés et distribués ; les herbes, plantes et légumes dont on y a journallement besoin, sortent des jardins de la Compagnie qui fournissent encore bien des douceurs aux équipages des vaisseaux ; je suis enfin persuadé qu'il ne se commet aucun abus dans la direction de cet important objet.

[Fin de l'extrait.]